

La cinglante défaite de Charles Quint en 1541 à Alger

Par le Dr. Dalil BOUBAKEUR

Recteur de l'Institut Musulman

De la Mosquée de Paris

Profitant de la trêve avec la France de François Ier et à la tête d'une armée formidable embarquée sur plus de 600 navires, Charles Quint décide de punir Alger d'une manière sanglante et définitive. La reprise du Peñon espagnol par Alger et sa garde turque en 1529 n'était pas la moindre cause de ce désir de vengeance de l'Empereur.

Fort de ses succès à Tunis en 1535 et comptant sur l'expérience de ses grands capitaines : Andréa Doria, Ferdinand Cortès le conquérant du Mexique, se confortant de l'appoint des chevaliers de Malte, des Lansquenets allemands et des galères du Pape, l'ensemble des 24000 hommes et des 600 voiles espagnoles arrive dans la baie d'Alger. Il débarque en partie le 23 Octobre 1541 sur la plage du Hama à peu de distance de Bab Azzoun. L'empereur s'installe pour observer la scène du haut de la colline du savon qui sera plus tard le site du « fort l'empereur », en arabe « Koudyat as saboun ».

Devant la présence de la puissante armada une délégation turque vint supplier Charles Quint d'autoriser l'innocente population civile d'Alger à évacuer la ville.

Barberousse est absent, retenu à Constantinople et la ville est seulement sous la garde de HASSAN AGHA, second de Barberousse intraitable Charles Quint refuse toute discussion et fit hâter les opérations de débarquement des nombreuses galères et la mise en ordre de marche de ses avant-gardes qui vont camper sous les remparts. Suivaient les chevaliers de Malte. Les milliers d'hommes encore embarqués devaient suivre le mouvement. L'armée impériale de 22000 hommes est commandée par le Duc d'Albe, la flotte... Par Andréa Doria déjà septuagénaire.

C'est alors que dans la nuit du 24 au 25 octobre 1541, le temps se gâta et une brusque tempête de pluies rageuses, d'éclairs terrifiants et de cyclones destructeurs s'abat sur la baie. Sous des paquets monstrueux de vagues, de la grêle inattendue les lames de la mer faisaient s'entrechoquer comme des coquilles fragiles les galères et les bateaux. Les vents impétueux brisaient mâtures et cordages sur une pluie diluvienne. Les troupes de Charles Quint allaient vivre un cauchemar apocalyptique, une nuit d'épouvante.

Ce même phénomène climatique sans être fréquent est connu à Alger et le véritable déluge qui s'abattit sur la ville, inondant la Casbah et les bas quartiers causèrent des milliers de victimes en 2002 et rappellent la mésaventure de Charles Quint.

Le désespoir s'abattit sur les hommes embarqués terrifiés par la violence des éléments et les graves dommages subis par la flotte. Les marins sont mis à genoux par le mal de mer totalement affolés par le désastre annoncé comme une fureur divine. Quinze galères sont jetées sur la côte.

À terre les quelques troupes débarquées la veille, assistaient impuissantes à la tempête navale épouvantable, mais enduraient sur terre un calvaire équivalent. Peu protégés contre les intempéries de cette nature, leurs munitions en bouillie noire en raison de la pluie étant devenues inutilisables. Ils devaient affronter la petite armée de Hassan-Aga comptant seulement 5000 Maures et 800 Janissaires.

Autour du mamelon du « savon » où trônait Charles Quint, les sites de combats allaient rester dans toutes les mémoires algéroises : Les lieux-dits de la Scala, des Tagarins, de la Robertsau où les chevaliers de Malte à l'habit écarlate voulurent se distinguer, atteignant même la porte de Bab-Azoun qui se referma à temps devant leur rage impuissante Le Français Pons de Balaguer, dit Savignac, aurait juré sur place « Nous reviendrons ! ».

Quoi qu'il en soit des actes héroïques ou désespérés des troupes impériales, la réaction des Algérois fut aussi décisive et cruelle que l'avait été la détermination espagnole : des pluies de flèches, des affrontements à la hache de guerre, des armes à feu et un bombardement serré depuis les embarcations succédaient aux combats singuliers à la lance ou au yatagan.

Les lansquenets allemands firent diversion. Doria se lamentait, F. Cortès le boucher des Aztèques ne pouvait croire la partie perdue. Charles Quint lui-même perdit dit-on une fameuse cassette pleine de pierres précieuses, son trésor personnel englouti dans la débandade.

Ces cinq longues journées furent vécues comme une punition du ciel et l'Empereur se lamentait « mon Dieu, que Ta volonté soit faite ! »

L'Oued El Harrach pris d'une crue violente et rare, occasionna de lourds déboires aux passages aménagés par les troupes qui rembarquaient hâtivement laissant derrière elle hommes et chevaux massacrés dans d'affreuses tueries en bord de mer, à Bab Azoun et tout au long de la baie si belle par temps clair.

Les galères et bateaux délabrés par le cyclone appareillèrent le 8 novembre pour cingler vers Bougie où une petite garnison espagnole allait jouer le rôle d'assistance consolatrice.

En France, le roi François 1^{er} accueillait les nouvelles de son ennemi Charles en déroute, avec philosophie et bonhomie. Celui-ci restait puissant et ses réserves en Europe immenses.

Dans le monde musulman, la liesse se répandit comme une traînée de poudre. Le butin énorme permit aux Turcs de se fortifier et de pavaner. Hassan-Aga accueillait les compliments venus de toutes parts. Et Alger restera inexpugnable durant des siècles, grâce à une batterie de canons redoutables mis en place par les Turcs afin de décourager toute nouvelle tentative semblable à celle des conquistadors espagnols de l'automne 1541.

Une brève histoire d'Alger

Alger, ses origines :

Au IX^e siècle avant notre ère, les premières incursions phéniciennes fondaient Carthage à l'est de l'Afrique du Nord et poursuivaient la création d'escales maritimes dans des sites méditerranéens abrités servant de comptoirs avec les populations locales et de mouillages suffisants pour leurs grandes embarcations. La découverte en 1940 de pièces de monnaie puniques atteste de l'origine carthaginoise du port d'Alger.

Les populations nord-africaines sont des Berbères descendants des migrations capsienne venues de l'Est africain vers le XX^e siècle av. J.-C. Hérodote (V^eme siècle) les appelle « Libyens » et Salluste les décrit dans son histoire des guerres romaines et de Jugurtha, comme des Libyens à l'est de la Numidie, Gétules à l'ouest.

Au IV^e siècle avant J.C le site choisi par les Carthaginois est appelé IKOSIM (l'île des hiboux ou des épines). Il fait partie de l'empire numide que Massinissa bâtit au II^e siècle (apr. J.-C.) la destruction de Carthage par Scipion l'Africain en - 146. Jules César en (- 47 av. J.-C.), réorganise l'Afrique du Nord et IKOSIM fera dorénavant partie de la Mauritanie. En (- 40 av. J.-C.), l'empereur Auguste installe le jeune Juba II sur le trône de Mauritanie en sa capitale : IOL — Césarée ou Caesarea autrement dit : Cherchell. Plus tard Claude (Tiberius Claudius Caesar) divise le royaume en deux provinces impériales : la Mauritanie Tingitane à l'ouest et à l'Est, la Mauritanie Césaréenne.

IKOSIM hellénisée en ICOSIUM est dès lors romanisée. Citée par Pline l'Ancien la vie citadine d'Icosium est décrite comme vivant sans nuages son existence de cité romaine à l'instar de Tipasa, Cherchell, Timgad, Madaure ou Cartennae (Ténès).

Icosium connu vers la fin du II^e siècle après J.C, la courte occupation d'un prince berbère (Firmus) qui fut à son tour vaincu par Théodose alors qu'il voulait s'emparer avec violence et cruauté de Cherchell.

À la même époque, le Christianisme s'introduisait à Icosium qui se répartira entre Catholiques et le schisme Donatiste (355) combattu par saint Augustin. Mais l'invasion des Vandales commandés par Genséric (428) aboutit, par traité avec Théodose, à la partition de l'Afrique du Nord (442) entre Provinces Proconsulaires (Hippone, Byzacène et Carthage) et Mauritanie Césaréenne et Sétifienne où Icosium continua d'exister sous l'autorité de la loi romaine.

Le grand empereur Byzantin Justinien (527 – 565) chargea ses généraux Narsès et surtout Bélisaire de chasser les Vandales de l'Afrique du Nord en reprenant Carthage (544) et défaisant gravement Gélimer, petit-fils de Genséric.

Icosium subit alors des heures d'instabilité engendrées par les conflits tribaux berbéro-mauresques favorisés par le progressif relâchement de l'emprise byzantine.

L'Avènement de l'Islam :

En 670, Oqba Ibn Nafi par sa victoire sur les byzantins du Patrice Grégoire à Sufétula (Sbeitla), ouvre une nouvelle ère d'islamisation arabe de l'Ifriqiya, et fonde la place forte de KAIROUAN.

La résistance de Qoceila (jusqu'en 686 date de sa mort près de Kairouan) et celle de la Kahina (la reine prophétesse judaïsée ?) aboutira à la défaite de l'opposition berbéro-kabyle par la mort héroïque de la reine dans les Aurès (à Bîr-al-Kahina) près de Tabarka en 702.

Oqba Ibn Nafi après sa marche triomphale jusqu'à Tanger parvint aux confins de l'Atlantique marocain. Il fut surpris durant son retour à l'est dans la région de Biskra où il fut tué (683), puis enterré dans le village qui porte son nom : Sidi Oqba.

À sa suite, Moussa Ibn Noçair reçut le gouvernement de l'Ifriqiya vers 705 et conquiert le Maghreb extrême, de Sijilmasa à Tanger qu'il soumit définitivement avant de franchir le détroit qui portera le nom de son jeune lieutenant : Djebel Tarik ou Gibraltar en 711. Cette date marque le début de la conquête de l'Espagne wisigothique, que les Arabes appelleront Andalousie, pays des ANDALUS c'est à dire improprement des VANDALES.

Dans la lutte qui opposera les dynasties califales de Damas (Omeyyades) à celles de Baghdad (Abbassides), apparaîtront à partir du VIII^e siècle, des séditions dans le Maghreb central, avec la constitution de principautés religieuses kharégites contestataires des pouvoirs arabes d'Afrique du Nord.

C'est ainsi que Ibn Rostem fonde à Tahert (près de Tiaret) un royaume berbère s'étendant de Sédrata (Ouargla actuelle), à Djerba et dans le M'Zab à l'Ouest.

Les Aghlabides d'obédience malékite s'imposeront à Kairouan et en Sicile durant le IX^e siècle. Ils seront supplantés par les Fatimides, des Berbères de la tribu Kotama (petite Kabylie), qui fonderont une dynastie d'obédience chiïte grâce à un prédicateur yéménite ismaélien du nom d'ABOU ABDELLAH. La dynastie fatimide régnera par la suite sur l'Égypte à partir de 969.

Pendant ce temps, à l'est de l'actuelle ville algérienne de Boghari, un fidèle lieutenant des Fatimides, Ziri Ibn Menad se montre un actif défenseur de l'autorité fatimide, et bénéficiera de l'encouragement du Calife pour installer un pouvoir dynastique sur un État berbère courant le Tell et la zone côtière occidentale de l'Ifriqiya.

Son fils Bologhine fut chargé de fonder ou de restaurer les villes de Miliana, de Médéa et le port d'Icosium devenu El Djezaïr.

Le nom arabe d'El Jazaïr fût donné au port qui débouchait sur la baie d'Alger par un ensemble d'îlots = quatre en tout en face de Bab El oued.

Cette dernière cité fut nommée El Djezaïr – BENI MEZGHENA. Elle correspondait au site de l'antique Icosium sur lequel s'étendait selon Ibn Khaldun le territoire de la tribu berbère des Beni-Mezghena qui s'était installée dans la Mitidja, une partie du Sahel.

Dans ce site antique et qui n'était plus que ruines, les Beni-Mezghenna avaient organisé un bourg agricole et commerçant, disposant de conditions géographiques particulièrement intéressantes : une baie maritime immense et admirable, un arrière-pays richement arrosé et boisé formaient un site défensif bien consolidé par les anciennes fortifications romaines.

Divers troupeaux (ovins, bovins, caprins) des cultures fruitières, maraîchères et céréalières voisinaient avec des oliveraies, des figuiers nombreux, des orangers. Le miel et les fleurs y abondaient naturellement.

Les Zirides imposent leur autorité sur El Djezaïr, règnent jusqu'au milieu du XI^e siècle. La prospérité attirait des flottes commerçantes de toute la Méditerranée et notamment d'Andalousie, dont les habitants apporteront l'art, l'artisanat et le style mauresque des habitations.

Mais avec l'avènement au Maghreb et en Espagne de la dynastie Almoravide, Oran, Tlemcen, puis Alger tombent sous le pouvoir de cette dynastie. Son fondateur (Youssef Ibnu Tachfin) reste le constructeur fameux de la Grande Mosquée d'Alger, El Djama' el Kebir, vaste bâtiment de (2000 m²) dont le minaret à tour carrée (classique au Maghreb) domine une salle de prière à onze travées de colonnades. C'est la plus vaste mosquée malékite du Maghreb central (982). Les Almoravides après leur brillante victoire en Espagne remportée sur Alphonse V, Roi de Castille en 1086 à Zallaqa, et les grandes réalisations de « l'art Almoravide » à Cordoue, Grenade, Alger, Tlemcen, Fès et Kairouan. Mais les Almoravides échouèrent politiquement en 1145, devant les offensives d'Alphonse VII qui opérait la Reconquista espagnole poussant ses attaques jusqu'à la côte d'Almeria au Sud de l'Espagne.

C'est alors que l'autre dynastie : celle des Almohades d'Ibn Toumert reprit à son tour la reconquête du Maghreb à partir de Marrakech. Le Hammadide El Kaïd Ibn Badis, maître de Tlemcen (1152), Bougie et El Djezaïr, avait hébergé comme conseiller un Ziride : le prince El Hassan depuis son expulsion de Sicile par les Normands allait tomber sous la domination Almohade.

Les BANU-GHANIA et THAALEBAS :

El Djezaïr qui est alors dirigée par les Almohades du Sultan El Mansour est attaquée en 1185 par leur descendant Almoravide : Ali Ibnu Ghania qui s'était rendu maître de Béjaïa (Bougie). Mais El Mansour parvient à reprendre El Djezaïr. Il chassa les Banu Ghania de Constantine et de Bejaïa. Les Hilaliens et les Banu Soleim introduits en Afrique du Nord au milieu du XI^e siècle parviennent à investir le Sahel algérois et l'une de leurs branches : les Thaaléba se fixent dans la région de Médéa dans le Titteri. La plaine de la Mitidja leur fut disputée par des tribus Sanhadja. Les Thaaléba peuplèrent progressivement el Djezaïr. Mais le sultan Abdelouadide de Tlemcen mène contre la cité, dirigée par Ibn Allan, une expédition de conquête qu'il achève en 1313.

La ville connaît alors des échanges économiques florissants avec l'Europe et une prospérité qui fut l'occasion d'embellissements (nouveau minaret de la grande mosquée d'Alger) à la gloire de la dynastie de Tlemcen.

Dès le XIII^e siècle, le port abrité d'El Djezaïr attire nombre de marins et de corsaires faisant de la course en Méditerranée une ressource non négligeable de la cité. Des esclaves y étaient soit vendus soit rançonnés parfois rachetés par des ordres charitables chrétiens.

Les Thaalébas avaient reçu mission de gouverner El Djezaïr au nom du Sultan Abdelouadide de Tlemcen. Le gouverneur Sheikh Salem après avoir tenté de désobéir au Sultan de Tlemcen celui-ci le fit assassiner. Les princes Abdelouadides se décideront à installer à El Djezaïr le siège de leur commandement qui au XVe siècle s'exerce sur Médéa, Ténès et Miliana. Ce fut Abou Zyan qui tenta de maintenir un règne bref sur la ville qui allait retrouver une sorte d'indépendance sous le gouvernement de shaikhs ou notables Thalibas d'Alger lesquels durent faire acte de soumission au dernier roi de Tlemcen, l'Abdelouadide al Mutawakil.

L'Immigration Andalouse :

À la fin du XVe siècle, le dernier royaume arabe d'Espagne (le royaume de Grenade) est conquis par les Rois Catholiques Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille (1492).

La répression inquisitoriale est terrible sur les morisques et les juifs amenant un départ massif d'Andalous vers l'Afrique du Nord, vouant une haine et des sentiments de vengeance inépuisables à l'égard des Espagnols.

Beaucoup se mirent au service de corsaires algérois ou oranais pour des incursions hasardeuses sur les côtes du Sud de l'Espagne et, faute de mieux, contre des navires chrétiens en Méditerranée.

Ramenant esclaves et butin considérable, les organisateurs de courses en méditerranée à partir d'El Djezaïr devinrent vite fameux et redoutables.

Sidi Abderrahmane, patron d'Alger :

Le Saint Patron d'Alger est Sidi Abderrahmane al Tha'alibi. De son vrai nom Abd-el-Rahman Ben Muhammad Ben Makhluf Abu Zayd al Djazaïri. Il naquit en 1384 aux Issers dans une famille de pieux lettrés de la tribu arabe des Tha'aliba qui occupait la Mitidja. Famille importante et aisée au XIIIe siècle, mais à peu près ruinée au XIVe siècle par les sultans de Tlemcen. Il vint de bonne heure à El Djezaïr qui à cette époque n'était pas encore une capitale intellectuelle et restait modeste.

Voyageant durant plusieurs années, il séjourna à Bougie réputée par ses maîtres et fouqahas, puis à Tunis puis revint à Alger vers 1420 pour y séjourner jusqu'à sa mort en 1468.

Son sanctuaire élevé à la fin du XVIIe siècle par le Dey d'Alger, Ahmed, est un monument religieux célèbre fréquemment visité. Du plus pur style algéro-turc, il est constitué d'un sanctuaire où est installé le catafalque du Saint et d'une balustrade à colonnes de bois ciselé et d'une coupole richement décorée de carreaux de faïences multicolores, de calligraphies de textes coraniques. Le tombeau est recouvert de soieries brodées d'or et d'argent. Des colonnades entourent le mausolée. Extérieurement un minaret à section carrée domine le vieux cimetière aux vieilles stèles de marbre ; des cyprès centenaires dans les jardins surplombent la vieille ville et la mer.

D'autres sanctuaires de moindre importance voisinent avec le bâtiment principal. Citons la qoubba de Lalla Aïcha, fille de Sidi Abderrahmane. Ce site est pieusement visité par les jeunes filles algéroises en âge de se marier.

Citons également les tombes de Sidi Mansour, de Sidi Boudjmaâ, et de Sidi Ouaddah.

Une anecdote curieuse entoure le tombeau du Ouali Sidi Dahdah plus connu sous le nom populaire de Sidi Bougdour, l'homme aux marmites muni de son célèbre bâton. La légende veut que lorsque Charles-Quint se présenta avec son imposante flotte devant Alger en 1541, Sidi Bougdour du haut de son observatoire tambourina tant dans ses ustensiles pour demander le secours de Dieu, qu'une violente tornade (comme en connaît souvent le microclimat de la baie d'Alger) s'abattit avec une violence telle que la flotte espagnole se brisa, ne laissant d'autre choix aux envahisseurs que de se rendre à Bab Azzoun et de s'éclipser définitivement de cette région.

Sidi Abderrahmane laisse des commentaires du Coran (al Jawahir) un traité d'eschatologie musulmane : El Ulum el Fâkhira, un livre sur les rêves du Prophète. La fin de sa vie consacrée à l'enseignement et à la prière fut d'une constante préoccupation mystique sur la mort du croyant, l'impérieuse nécessité de s'y préparer à tout moment. Il aborda des thèmes mystiques et celui de l'attente du jugement dernier.

Son influence fut considérable sur l'éveil spirituel et doctrinal des lettrés algérois fortement attachés au Malékisme et à la règle et aux promesses de l'initiation. Ses disciples furent très nombreux et répandirent son enseignement ascétique.

Sa fête annuelle est le MAWLID qui donne l'occasion de grandes réunions de lecteurs du Coran (Hezzabin) et de distribution aux pauvres.

Au cours de ces visites pieuses ou réunions de célébration religieuse ou de bienfaisance, les musulmans d'Algérie distinguent :

- Les Ziyara (pèlerinage)
- Les Hadhra (séances de litanies, de danses extatiques)
- La Oua'da (fête votive)
- La Zerda (pèlerinage avec repas collectif).

Auprès du tombeau du Saint vénéré, en arabe al wali, au pluriel Aouliya, c'est-à-dire proche et par extension, ami de Dieu, et digne de sa wilaya, amitié. Cette même sainteté peut qualifier le personnage de Merabet (le marabout) au pluriel M'rabtin, à l'origine religieux attaché à un ribat (sorte de couvent fortifié). Ce religieux peut être un MEJDOUB c'est-à-dire en état permanent d'extase parfois délirante, et sujet à la Djedba (danse extatique, transe).

Il peut être qualifié de Salih (au pluriel Salihin), de soufi (ascète) de ghazi (glaive de Dieu et martyr). Le monde turc les appelle baba, ata en Asie, Pîr en persan, et Shaykh (maître) en général détenant un pouvoir de BARAKA (bénédiction, bienfaisance) et sont tous 'arif (pluriel 'orfân), des initiés dans la connaissance de Dieu. Les réunions des confréries invoquent Dieu par des litanies (Dhikr).

D'autres tombeaux de saints vénérés existent à Alger et en périphérie de la ville : Sidi Emhammed Chérif, Sidi M'hammed Ben Abderrahman à Belcourt, Sidi Yahia à Bir Mourad Raïs, Sidi Ammar Ben Souanna à Bouzaréa, etc.

Telle fut la religion populaire à Alger jusqu'au XXe siècle.

Ces lieux sont loin de connaître l'audience acquise au cours des siècles et les mouvements réformistes voire littéralistes de l'Islam d'aujourd'hui les ont relégués dans l'oubli.

Les Turcs à Alger

La Reconquista espagnole dirigée par Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon (les Reyes catholicos) est consacrée par la prise de Grenade en 1492, date à laquelle se développe une implacable inquisition chassant Arabes et Juifs d'Espagne pour intolérance religieuse.

Le problème de ces « morisques » musulmans qui par milliers émigrent vers les cités musulmanes d'Afrique du Nord va s'accélérer après leur expulsion définitive officiellement décidée en 1609.

Certains soubresauts des populations musulmanes voire des révoltes comme celle que Mohamed Abou Omeya opéra à Grenade en 1568 donnent prétexte à l'inquisition de sévir durement contre ces désespérés, tous qualifiés de bandits et d'assassins afin de mieux les réduire. Henry Kamen cite des lettres de plainte des morisques. L'un d'eux écrit ... « Nous ne sommes pas une bande de voleurs, nous formons une nation... » Les morisques sont combattus pour leur identité culturelle arabo-musulmane, tout ce qu'ils possédaient comme ouvrages et manuscrits arabes furent brûlés. Ils ont vu s'acharner sur eux toute l'Espagne chrétienne catholique qui leur fit subir un enfer permanent jusqu'à leur expulsion décidée.

« Dès lors, ajoute l'auteur, comment ne pas comprendre que leur désespoir ait entraîné le désir de vengeance ? » Le morisque Ahmed Kadi se plaint au sultan Selim 1^{er} de Turquie de la situation faite en Espagne aux musulmans : « l'acharnement contre les musulmans d'Andalousie et les interminables épreuves pour les forcer à embrasser le culte catholique, après avoir transformé toutes les mosquées en églises, les tribunaux de l'Inquisition veillaient à l'extermination physique et morale des morisques, des juifs ... »

Il n'est pas étonnant de retrouver nombre de fugitifs musulmans d'Espagne dans les embarcations et galères turques qui commençaient à pratiquer la course en Méditerranée à partir d'Alger. Mais les flottes de Charles-Quint veillaient et occupaient Oran, menaçaient Alger, Tunis ainsi que les côtes françaises de méditerranée compte tenu de la profonde rivalité entre la France de François Ier et l'empire des Habsbourg représenté par Charles- Quint.

Pour les Morisques d'Espagne, la situation devenait intenable : dans une lettre adressée à Soliman le magnifique, écrite en 1541 par Enan Mohamed Abdullah et commentée par Tulio Doughi, Lynch John. « L'Espagne se fit un devoir de purifier son sol des musulmans et de l'Islam dont le spectre l'effrayait ; surtout après l'expansion rapide de l'Empire Ottoman en Europe, en Afrique et en Asie. C'est alors que l'Espagne s'engagea dans la liquidation des musulmans en appliquant les lois du gouvernement et du clergé espagnols.

Pendant dix ans, elle tenta de les christianiser massivement ou de les expulser. Du fait de l'inquisition, la minorité musulmane n'avait d'autre choix que devenir chrétienne ou être esclave à vie ou encore chassée.

L'inquisition s'était engagée à confisquer les biens, de cette communauté lui interdire de parler la langue arabe et de porter des costumes traditionnels, d'aller au bain, d'ouvrir ses portes les jours de cérémonie comme le vendredi, de pratiquer les rites musulmans, de donner des noms arabes aux enfants, de porter des armes, obligeant les musulmans à vivre reclus à porter des vêtements marqués de bleu, de ne point faire commerce de soie ni d'or ni de pierres précieuses. Enfin, ils avaient obligation de s'agenouiller dans la rue au passage d'un grand prélat... On accusa les morisques de complot d'être poussés à la révolte.

Joseph Pérez conclut (*l'Espagne au XVIe siècle 1973*) : « *N'étaient-ils pas devenus les alliés naturels des Barbaresques, leurs coreligionnaires d'Afrique du Nord ?* »

La période des tribunaux inquisitoriaux espagnols dirigés par le dominicain Tomas de Torquemada en vertu de son « Instruction inquisitoriale » de 1584 renouvelle les rigueurs de la règle générale édictée par le Pape Innocent III en 1199.

Approuvée par les souverains catholiques (Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon), elle développe toute sa cruelle activité envers les musulmans d'Espagne, les Juifs et les individus qualifiés de renégats.

Dès la mort de Ferdinand en 1506 et l'avènement de Charles Quint, roi d'Espagne en 1516 élu Empereur du Saint Empire Germanique en 1519, le conflit avec les musulmans s'exporte sur mer.

Situation de l'Europe à l'époque de Charles Quint :

Elle est dominée par l'antagonisme dynastique et territorial entre la maison de France et la maison d'Autriche. L'avènement de la puissance de Charles Quint réunissait par son élection en 1519 à l'empire en une même main jusqu'en 1556 les États autrichiens, l'Espagne et ses dépendances en Amérique, la Sicile, les Pays-Bas, Naples. En France : la Franche-Comté, l'Alsace, la Lorraine et le nord de la Somme l'empire créait un déséquilibre évident et une menace permanente pour la royauté française dont le souci affirmé restait de constituer ses « frontières naturelles » du Rhin à l'est et des Alpes sur sa frontière italienne.

Trois guerres s'allumèrent opposant François 1^{er} et Henri II d'une part, à Charles Quint puis à Philippe II d'autre part dès la fin du XV^e siècle :

Les guerres d'Italie (1494 – 1515) consacrent la grande victoire de François 1^{er} à Marignan (1515) avec la conquête du Milanais et la découverte de la splendeur de l'art italien, moteur de la Renaissance en France.

En 1526, François 1^{er} est vaincu à Pavie sous la pression des « Impériaux » de Charles Quint qui bénéficia de la trahison du Connétable de Bourbon. Bayard périt en cette occasion et François 1^{er} est fait prisonnier de Charles Quint puis enfermé à Madrid. Après le désastreux traité de Madrid (Abandon par la France de la Bourgogne, de Naples, de Milan, de l'Artois et des Flandres), François I^{er} retrouve son royaume. Sitôt libéré, il n'hésite pas à déclarer ses engagements comme « nuls et de nul effet », car extorqués par la violence.

Il n'hésita pas à solliciter alors l'alliance du calife de Constantinople, Soliman le Magnifique.

À l'apogée de leur puissance, les Turcs contrôlaient la Syrie, l'Égypte, tout l'Orient arabe à l'exception de l'Iran, et en 1526, ils occupaient une partie de la Hongrie, la Bulgarie et menaçaient Vienne. La diplomatie française « affranchie de toute préoccupation religieuse » gagna à la royauté une aide puissante et précieuse que concrétisera la signature en 1536 du fameux traité dit des Capitulations (accords diplomatiques d'assistance et d'échanges commerciaux). La menace turque directe sur Vienne amena précipitamment Charles Quint à signer la paix avec la France et à abandonner les prétentions impériales sur la Bourgogne. Mais Charles-Quint ne se priva pas d'envahir la France par la côte provençale ou à l'est par l'Artois et la Champagne.

Face à la menace méditerranéenne que constituait la flotte espagnole (future Invincible Armada), la collaboration des flottes turque et française allait s'imposer. BARBEROUSSE Kheireddine était l'amiral en chef (Kaptan-Pacha) de la flotte turque.

En 1543, les deux marines prenaient Nice et, écrit Jules Isaac dans son cours d'histoire du XVI^e siècle :

« Pour garder Barberousse à sa disposition, François 1^{er} décida de le loger avec son armée Turquesque au nombre de 30.000 combattants en sa ville de Toulon. Et pour ce qu'il n'était pas convenable aux manants et habitants de demeurer et converser ensemble avec la nation turquesque, il fit exprès commandement, sous peine de la hart (corde) en cas de désobéissance, à toutes personnes demeurant au lieu-dit Toulon ensemble avec leurs meubles de se retirer ailleurs dans le pays sans y retourner durant le temps que ladite armée et nation Turquesque fussent délogées. » Les Turcs, écrit l'auteur, restèrent installés à Toulon et dans les environs du 29 septembre 1543 jusqu'à mars 1544. « À voir Toulon, écrivait un contemporain, on dirait être à Constantinople. »

En effet, quelques lieux de prières servirent de premières mosquées turques en France.

C'est aux deux frères Barberousse amis et défenseurs de la France qui, appelés par les Algérois, dès 1509 allaient également assurer la défense d'El Djezaïr contre le même adversaire, Charles Quint et la flotte espagnole.

Ceci à l'appel notamment des Morisques et réfugiés en Afrique du Nord après les excès de l'église inquisitoriale instituée par Torquemada.

L'inquisition allait elle-même être mise à l'index à Rome par le pape Paul III en 1542, devant les progrès des doctrines reformées de Luther, à la veille du Concile de Trente (1545).

Ainsi prenant en compte la double préoccupation de François 1^{er} et des musulmans d'Espagne dans leurs démêlés avec l'Espagne des Rois catholiques (puis de Charles-Quint), la réponse turque en envoyant ses forces maritimes à Tripoli, à Mahdia, à Djerba, puis à Tunis, Alger, Toulon, des ports marqués par des guerres maritimes vis-à-vis des galions espagnols et de quelques points de la côte andalouse s'inscrivent dans le double rôle qu'assuma Soliman le magnifique. (en arabe SULEYMAN-AL-QANÛNI) :

- 1- consolider l'amitié franco-turque
- 2- Assumer son devoir de secours aux musulmans (les morisques) qui appelaient à l'aide urgente et désespérée devant la destruction de leur entité physique et religieuse consécutive à la Reconquista.

C'est ainsi que se heurtèrent les deux plus formidables empires de tous les temps :

- 1- L'empire de Charles Quint qui, avec ses possessions américaines nouvellement découvertes et acquises, constituait un monde sur lequel « le soleil ne se concluait jamais ».
- 2- L'empire de Soliman le magnifique qui avec ses provinces arabo-musulmanes d'Orient, l'Anatolie et ses provinces européennes des Balkans entraînait dans l'âge d'or et à l'apogée de sa puissance.

Les Turcs à Alger 1515 – 1830

Une abondante littérature nous est léguée par la société historique algérienne où se sont illustrés MM. De Grammont, Berbrugger, Féraud Alphonse, Delphi, Marçais, sans oublier les anciens auteurs : Rousseau, Sanderrany ont laissé un jugement généralement sévère sur la régence turque à Alger considérée comme « un repaire de forbans » ... etc.

Alger est gouvernée par les Thaaliba (tribu arabe cantonnée dans la Mitidja) dont le chef, Shaykh Salim al Toumi, exerce toute son autorité d'Alger à Ténès.

Les Algérois observaient non sans appréhension l'arrivée ininterrompue d'Andalous musulmans (et juifs, parfois chrétiens) chassés d'Espagne depuis la capitulation en 1492 du dernier roi Nasride de Grenade, le faible Abu-Abdallah Mohamed dit Boabdil qui remit au 2 janvier de cette année les clés de son royaume de Grenade à Ferdinand et à Isabelle de Castille, les Rois catholiques.

Autre phénomène nouveau au XVI^e siècle, l'Espagne après le Portugal louvoyait autour des côtes maghrébines : En 1505, Don Diégo de Cordoue prend Mers el Kébir, en 1509 Ximénes s'empare d'Oran, Pierre de Navarre occupe Bougie (Béjaïa). Les Algérois se déclarent vassaux du Roi catholique Ferdinand et envoient une délégation à Burgos reconnaître sa suzeraineté.

Aussitôt après cette démarche algéroise, le comte Pierre de Navarre ordonne de construire une forteresse armée — le Peñon — sur un des îlots qui font face à Alger, à 250 mètres du rivage.

Le Peñon puissamment armé surveille la ville et les installations maritimes des environs et surtout les navires allant ou quittant El Djezaïr. Lorsqu'en 1516 le roi Ferdinand meurt, les Algérois croient pouvoir se dégager de leur obédience espagnole et voir disparaître la surveillance de la garde puissamment armée du Peñon.

Mais au contraire la flotte espagnole tenta une incursion sur Bab el Oued à l'entrée maritime d'Alger (1516) qui fut repoussée.

Les Algérois firent alors appel à Aroudj, corsaire turc déjà célèbre en méditerranée qui en 1517 avait défendu efficacement la côte algérienne depuis Dellys jusqu'au Oued Chlef. Il s'était également illustré dans son assistance à la défense de Bougie (1512 et 1514) défenses au cours desquelles il avait perdu un bras.

Aroudj – Baba Aroudj en Turc, rebaptisé Barberousse en Occident et son frère Khayreddine sont originaires de l'Île grecque de Mytilène (Metellin) en Anatolie en 1466. Serait-il un grec converti à l'Islam suivant son père Yacoub ? Sa mère s'appelaït Catalina, elle était donc grecque.

Aroudj et son frère Khayreddine organisent la fortification d'Alger et préparent l'attaque du Peñon. Mais Aroudj meurt en 1518. Remplacé par son frère Khayreddine. Celui-ci installe sa régence au nom du Calife Soliman et se décide à attaquer le redoutable Peñon espagnol commandé par Martin de Vargas. Grâce à un stratagème, il s'empare de l'Îlot et de sa forteresse regorgeant d'armements en 1529 (27 mai). Avec les pierres et les blocs du Peñon, l'îlot est rattaché au port d'Alger grâce à une jetée.

« L'épine plantée dans le dos » d'El Djezaïr est ainsi enlevée. L'exploit aura un très grand retentissement en Europe et en Afrique.

C'est le moment où François 1^{er} s'adresse au Calife pour une aide puissante vis-à-vis des mêmes puissances espagnoles de Charles Quint et, quelques années plus tard, le même Kheireddine Barberousse sera invité par le roi de France à séjourner avec sa flotte à Toulon.

À la suite de cet exploit, Kheireddine s'appuyant sur les Thaaliba et en particulier sur leur plus réputé savant Sidi Abderrahmane el Thaalibi, installe à El Djezaïr un pouvoir essentiellement militaire, instrument de son autorité absolue. Faisant acte d'allégeance au Calife qui l'élève au titre de Beylerbey d'Alger puis de Captan-Pacha de la flotte turque en 1533. La régence d'Alger est ainsi rattachée à l'Empire Ottoman. Le gouvernement entouré d'un conseil de notables algérois (Diwan) sera avec le temps de plus en plus supplanté par le Diwan des Janissaires.

Les Janissaires turcs, les YENI-CERI ce qui signifie « nouvelles troupes » constituent à l'origine un corps de garde d'élite salarié créé dès le XIV^e siècle (1380) par Kheireddine et qui allait jouer un grand rôle ultérieurement avec l'accroissement des besoins militaires à Alger et à Constantinople. Unité d'élite à la constitution interne et à l'organisation quasi autonome, ce fut un corps d'armée redoutable.

Leur rôle militaire sera vite doublé d'un pouvoir politique parfois jusqu'à la sédition. À l'époque de Soliman le Magnifique, ils étaient recrutés sur des critères de sélection rigoureux : adolescents (plutôt entre 15 et 20 ans) astreints à une stricte formation militaire d'endurance et d'entraînement aux arts martiaux, faisant de ces cadets ou Bastandji des aspirants au corps d'élite des Janissaires. Là, le recrutement privilégiait discipline, obéissance et attachement à l'autorité suprême du Sultan dont ils étaient inséparables. Leur chef militaire était l'AGHA seul commandant et responsable de leur corps d'armée lui conférant l'autonomie juridictionnelle de sa gestion.

Le recrutement des jeunes se faisait localement, en territoire turc, c'était plutôt de solides garçons plus campagnards que citadins, et aussi on pouvait les recruter, mais non systématiquement parmi les jeunes européens islamisés (Bosnie, Grèce, Bulgarie). Le corps des Janissaires jouera un grand rôle dans la défense personnelle des sultans, dans la surveillance des frontières de l'empire. Leurs fonctions étaient celles de véritables gardes nationaux. Mais leur poids politique et la priorité donnée à la marine turque, notamment après les échecs dans la guerre russo-turque (1770) amenèrent leur dissolution par le sultan Mohamed II (1826), au moment où deux grandes mutations concernaient l'Etat turc :

- 1- La modernisation générale de ses structures et de l'armée (Ere de Tanzimat)
- 2- Le début de la « Question d'Orient » dans la politique occidentale, observant l'évolution et l'affaiblissement de l'homme malade de l'Europe : l'Empire Ottoman.

Le Gouvernement de l'Algérie sous la Régence :

La guerre déclarée avec l'empire espagnol dont les convoitises sur les villes d'Afrique du Nord sont claires va servir de fil conducteur à l'histoire événementielle du nord du Continent africain.

Occupant Oran, Mers el Kébir, Tunis (la Goulette) et contrôlant la Tripolitaine et Bougie (Béjaïa), l'Espagne, grâce au génois Andréa Doria entré au service de Charles Quint, mènera jusqu'à la mort de celui-ci (1566) une intense activité maritime de guerre sur mer et sur terre contre les Ottomans et la résistance des « morisques » qui tentaient épisodiquement d'organiser des raids offensifs vis-à-vis de l'Espagne.

Après bien des résistances intérieures contre l'installation des Turcs, c'est Barberousse à Alger, qui s'appuya sur une force armée turque (l'ODJAC) de quelques milliers d'hommes en permanence. Les Janissaires constituaient une élite parfaitement hiérarchisée depuis le recrutement de jeunes soldats (Yeni Yoldach) et les chefs (Olda Bashi, Kharadji, Agha). L'Agha était élu pour une durée limitée et entouré d'officiers supérieurs, Yabachis et Bach-Boulouk Buchir.

Les Janissaires qui siégeaient au Diwan (Conseil) du Gouvernement d'Alger tentèrent à plusieurs reprises de s'emparer du pouvoir, notamment en 1556 lorsque, à la mort du Pacha, ils voulurent désigner Hassan Corso en s'opposant par les armes au successeur désigné par le sultan Mohamed Takerli qui finit par reprendre le pouvoir à Alger, Bône, Bougie.

La guerre de course était une des activités prédominantes de la méditerranée. Rhodes constituée en République militaire maintenait en esclavage des milliers de musulmans capturés sur mer.

Alger faisait la guerre au nom de la religion afin de secourir les musulmans andalous expulsés par Philippe II (36 bateaux ramenèrent plus de 70.000 Andalous) et la guerre islamo-chrétienne en méditerranée était allumée par l'inquisition.

En dehors d'Alger, Malte, Livourne, Messine, Palerme pratiquaient la course maritime et les chevaliers de Malte ou ceux de Saint-Étienne à Pise poursuivaient et rançonnaient les bateaux musulmans au même titre que le faisaient les Turcs par rapport aux leurs.

Les Raïs formaient un corps de capitaines audacieux et habiles marins dont les exploits étaient redoutés. De nombreux Européens (d'Espagne, Sardaigne, Italie, Corse) entraient dans les rangs de la galère turque à la suite de captures d'enfants ou de conversions de prisonniers ou de simple engagement de renégats.

L'histoire conflictuelle autour de la possession d'Alger est émaillée d'épisodes mémorables et sanglants.

- En 1530, une expédition dirigée par l'amiral Andréa Doria fut l'occasion d'un sac de la ville et d'une résistance acharnée des Turcs qui expulsèrent les assaillants après un véritable carnage. Doria faillit perdre la vie.
- En réaction, Kheireddine Barberousse prend l'île de Majorque et mise à sac Mahon.

- En 1535, Charles Quint reprend Tunis, année où Kheireddine est rappelé à Istanbul où il commande la flotte turque jusqu'à sa mort (1546). La figure légendaire de Kheireddine sera fondatrice de la Régence à Alger, mais aussi de l'organisation éprouvée de la résistance algéroise et de la flotte turque. Il assit son pouvoir sur une milice armée de combattants (Odjaks, Janissaires) et sur un corps de marins (Taïfa des Raïs) dominés par les Beylerbeys successifs de la capitale. Il mit en place une puissance maritime qui domina le bassin méditerranéen pendant plusieurs siècles.
- En 1541, Hassan Agha successeur de Kheireddine doit faire face à la plus redoutable expédition de Charles-Quint contre El Djezaïr (1541), dirigée par l'empereur espagnol en personne. Celui-ci débarqua une partie de ses troupes (90.000 hommes) et prit position sur un monticule dominant la ville. Mais l'armée chrétienne est soudain assaillie par une tempête restée légendaire qui disperse la flotte et désorganise l'offensive sous des pluies torrentielles (bien connues à Alger). Douze mille hommes de Charles-Quint sont noyés ou massacrés. De nombreux prisonniers sont capturés. Grâce à l'aide des milliers de Kabyles venus défendre Alger Hassan Agha achève l'unité politique et défensive de la capitale avec la Kabylie.

L'histoire du Beylicat d'Alger peut être résumée par la présentation de quelques personnalités marquantes de la Régence :

- En 1544, la sublime porte nomme Hassan, fils de Kheireddine à partir d'Istanbul. Son arrivée à Alger est favorablement accueillie en tant que Beylerbey du Maghreb. Il chassa les Espagnols d'Oran et son agha Hassan Corso reprit Tlemcen (1552).
- En 1552, Salah Raïs prend le titre de Khodja du royaume et libère Bougie de l'emprise espagnole, assiste le sultan marocain de Fès à retrouver son trône.
- En 1568, le fameux Euldj Ali, ancien Captan-Pacha de la marine ottomane est nommé en remplacement de Salah Raïs. Il participa à la reconquête de Tunis (1569). Il participa de près à la bataille de Lépante (1571) sans être suffisamment écouté. Après la défaite turque, il sut organiser quelques actions victorieuses sur Malte et défendre les abords de la Turquie si bien qu'il cumula les fonctions d'amiral de la flotte et de Beylerbey du Maghreb. Il put reconstituer la flotte turque, introduisit de nombreux Kabyles aux côtés de ses Janissaires dont il fixa une garnison à Tunis (1574) et un Pachalik.
- Hassan Veneziano (natif de Venise) poursuit la tâche de son ancien chef militaire 'Euldj Ali. En 1578, il attaqua sans relâche les îles et côtes espagnoles (Baléares) et Barcelone). Il menaça les ports italiens de Gênes où l'implacable Doria s'était établi. Il aida plusieurs milliers de morisques à quitter les ports andalous.
- Mourad Raïs, fidèle compagnon d'Euldj-Ali prend le pouvoir en 1582. D'origine albanaise, il est formé à la Course dès l'âge de douze ans et se montre particulièrement téméraire en participant aux attaques de Malte, de la Calabre et de la Sicile.

Mourad Raïs, Mamy, Kheder Pacha organisent la course impitoyable en Méditerranée, jetant la désolation sur les côtes d'Espagne, les Baléares prises et reprises puis perdues, la Sicile, la Corse, la Sardaigne sans compter plusieurs embarcations considérées comme ennemies fournirent les sites ou l'occasion de ramener de riches butins d'Alger, de riches personnages rançonnés ou des esclaves conformément aux mœurs du temps.

À Alger, la première caserne YENKCHARIA D'EL KHARRATINE est construite à l'incitation de Kheireddine. Mais un bain et sept autres casernes sont rapidement mis à la disposition de forces turques sans cesse croissantes.

En 1592 sous le règne de Chaabane Pacha, une violente tempête côtière détruit une partie du port, embarcations comprises. Au surplus une épidémie de peste — dite de Tunis — ainsi qu'une famine persistante ravagent durant deux ans la cité.

En 1595, une révolte des KOLOUGLIS (métis turco-arabes) ou Berbères associés à une agitation Kabyle perturbèrent la capitale durant plusieurs années. La disette, la sécheresse entraîna même la décision d'expulser les Maures – Tagarins hors de la Casbah et de la zone portuaire. Leur lieu de nouvelle résidence porte encore aujourd'hui leur nom. La peste réapparut en 1621 et accumula les victimes citadines.

En 1624, le Pacha Khosrou obtient la soumission de la dernière résistance kabyle (du Royaume de Koukas).

Une ambassade de Louis XIII dirigée par Napollon arrive à Alger et les Turcs signent en 1628 un Traité de Paix qui ne fut pas respecté entraînant la reprise d'actions maritimes hostiles de part et d'autre. Au cours d'une nouvelle révolte des Kolouglis en 1629, la poudrière d'Alger plonge la Casbah dans une énorme déflagration détruisant plus de 500 demeures et la mort de 6000 personnes.

Les marins raïs constituent en 1630 une forte puissance économique, financière et même politique ramenant sur Alger d'énormes richesses liées à une marine terriblement efficace à la Course et à des marins d'origine andalouse avides de venger les vexations inquisitoriales. Alors écrit Fernand Braudel, « Alger se gonfle, éclate de richesses » au milieu du XVIIe siècle et devient un site redouté de toute la Méditerranée.

Le summum de la puissance des raïs d'Alger fut atteint par l'un de leurs chefs ALI BITCHIN immensément riche par sa double activité d'armatures et de négociant. Il fut constructeur d'une mosquée Hanéfite qui porte son nom. Il mourut en 1659 sans doute emprisonné.

En 1648, une nouvelle peste emporta plus d'un tiers de la population. À cette époque, les pachas, gouverneurs sans autorité d'Alger, furent remplacés par des Aghas, chefs des Janissaires, d'une structuration militaire très solide et disciplinée.

L'amiral français Duquesne bombarda alors Alger en 1682 et Tourville signa un traité de paix au nom de Louis XIV, et l'amiral D'Estrée réitéra la menace navale française en 1689 et aboutit à des négociations en 1690 avec le Dey Chaaban apportant une relation plus pacifiée sur mer entre les vaisseaux français et turcs. Le palais turc était le siège d'innombrables complots où l'existence des souverains était sans cesse menacée par les mécontentements des janissaires ou des raïs.

Pendant ce temps, Philippe V d'Espagne organise une vaste expédition navale de 525 navires transportant 25000 soldats en direction d'Oran et de Mers el Kebir qu'ils occupèrent de 1730 à 1785.

Aux environs de 1750, un violent tremblement de terre suivi d'un manque d'eau terrible par destruction des aqueducs et d'autres malheurs comme l'endémie de peste éclatant épisodiquement en graves épidémies allait éprouver la ville et ses habitants entraînant ruine et forte mortalité jusqu'au début du XIXe siècle. À la même époque, une révolte générale de la Kabylie (1767) contre les Turcs et leur fiscalité pesante se perpétua jusqu'en 1828.

Un personnage émerge en cette période : le raïs HAMIDOU qui relança la course de navires génois, napolitains, portugais en raison des traités avec la France, l'Angleterre et la Hollande qui interdisaient aux Algérois de s'en prendre à leurs navires.

En outre, la France et l'Angleterre violemment opposées sur l'issue de la Révolution française de 1789 et surtout sur l'empire napoléonien se désintéressaient des Turcs d'Alger. À noter qu'en 1775, le roi d'Espagne Charles III lance une expédition de 25000 hommes dirigés par O'Reilly. Sans succès.

En 1816, une flotte anglaise commandée par Exmouth bombardait Alger sous le règne du Dey Ali Khodja. À la mort de celui-ci, en 1818, Hussein le remplaça dans une cité amoindrie dans ses défenses, ses activités et son potentiel humain.

Le Dey Hussein fut le dernier gouverneur turc de la Régence et c'est en témoin impuissant qu'il assista depuis sa citadelle à la prise d'Alger.

À l'entrée de la France en Algérie en 1830, il ne subsistait de la Régence que la structure suivante :

- À Alger : le Dey Hussein
- le Bey du Titteri du Sébaou, des Béni Aïcha et des Issers
- le Bey de Médéa
- le bey de Constantine
- le Bey d'Oran
- le Bey de Mascara
- le Beylik de Tunis.